



# Une trilogie critique de la mondialisation par Jean-Marie Gustave Le Clézio

A critical trilogy on the consumer society by Jean-Marie Gustave Le Clézio

Matthieu Rémy

Université de Lorraine, France

## SOMMARIO | ABSTRACT

Devenu de fait – et paradoxalement – un ‘écrivain national’ grâce à l’obtention du prix Nobel de littérature en 2008, Jean-Marie Gustave Le Clézio est, depuis la fin des années 70, un excellent exemple d’auteur ayant su intégrer son œuvre ‘de langue française’ à une ‘littérature-monde’ plutôt liée à une vision optimiste de la mondialisation culturelle. Pourtant, une partie de son œuvre, écrite au tournant des années 60-70, peu scrutée par les chercheurs en littérature française, interroge avec acuité les violences de la mondialisation économique. Avec *Le Livre des fuites* (1969), *La Guerre* (1970) et *Les Géants* (1973), Le Clézio a proposé une trilogie allant à rebours de l’image qui lui est aujourd’hui accolée (celle d’un écrivain ébloui par la beauté d’une planète aux multiples cultures), dans laquelle le monde est un réservoir inépuisable de guerres, d’assujettissements, de manipulations oligarchiques. Moment d’une écriture qui radicalise ses effets jusqu’à intégrer en son sein les slogans publicitaires, les logos – pour mieux interroger le *logos*, semble-t-il – mais aussi le discours critique sur le capitalisme se mondialisant, cette trilogie épuise les effets du romanesque pour proposer un ensemble à la fois formaliste et engagé, particulièrement déroutant. S’il n’a été qu’une phase dans une œuvre qui a ensuite adouci cette critique frontale de l’aliénation mondiale, cet ensemble apparaît comme indissociable du reste de la production d’un écrivain qui a été de son époque avant de participer à la définir par son immense succès public. C’est pourquoi il nous semblait important de l’aborder dans une réflexion générale sur les rapports entre l’écrivain national et la mondialisation, en proposant d’étudier comment a pu s’exprimer le rejet humaniste des dangers du capitalisme multinational avant que ne puisse se dire un amour de la diversité culturelle mondiale. | Becoming by fact and paradoxically a ‘national writer’ thanks to the Nobel Prize in literature in 2008, Jean-Marie Gustave Le Clézio is since the end of the 1970’s an excellent example of an author knowing how to integrate his work of ‘French language’ into world literature, merely thanks to an optimist vision of the cultural globalization. However, an interesting part of his work, written at the turn of the 1960’s and 1970’s, quite neglected by the French literature researchers, interrogate vividly the violences of the economical globalization. With *Le Livre des fuites* (1969), *La Guerre* (1970) et *Les Géants* (1973), Le Clézio has proposed a trilogy opposed to his actual image (the one of an author flashed by the beauty of a planet with multiple cultures) in which the world has an inevitable thirst for wars, manipulations, oligarchy, subjugations. His writing then becomes so radical as to include advertising, slogans and logos – in order to better question the *logos*, one might think – but also the critical discourse on the globalization of capitalism, while his trilogy wears out its *Romanesque* effect to offer a confusing mixture of formalist issues and political commitment. If this was just a phase in a work that had softened its harsh criticism of global alienation, this set appears inseparable from the rest of the production of an author who belonged to his

time, before its wide public success. Which is why it could be relevant to include it into a general reflection on the national writer and globalization, by proposing to study how it has expressed the rejection of humanity as well as the dangers of multinational capitalism, before any love of cultural diversity can be told.

**PAROLE CHIAVE** | **KEYWORDS**

Société de consommation, Mondialisation, Littérature française, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Société du spectacle | Consumer Society, Globalization, French Literature, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Entertainment Society

## 1 Introduction

Une distinction internationale est, paradoxalement, ce qui participe à légitimer une œuvre artistique dans son contexte national propre. Ainsi, qu’il soit déjà estimé dans son pays ou non, l’écrivain qui reçoit le prix Nobel de littérature devient forcément un “ écrivain national ”, une référence dans son pays, dont il contribue à bousculer le panthéon, auquel il transmet les valeurs qu’il défend, immanquablement.

Lorsque l’Académie suédoise a choisi d’honorer Jean-Marie Gustave Le Clézio, en 2008, elle en a fait un “ écrivain national ” français, tout en couronnant le caractère profondément multiculturel de son œuvre, fondamentalement anti-impérialiste. Et elle lui a permis de rappeler, dans son “ discours de Stockholm ”, que la littérature provient de tous les pays du monde, émane de tous les peuples et de toutes les langues possibles. Insistant ainsi sur la nécessité d’une forme de “ littérature-monde ”<sup>1</sup>, invitant l’auditeur à oublier les hiérarchies existantes en matière d’écriture, Le Clézio en revient aussi à la période de sa vie où les récits d’une mystérieuse femme indienne ont fait basculer à la fois son rapport à la littérature et au monde.

Car Le Clézio, après sa découverte du Mexique en 1968 – point de départ d’une passion pour les cultures amérindiennes – se rend d’abord chez les Huichol, descendants des Aztèques, puis dans la forêt de Darién, dans l’isthme de Panama, pour y vivre de longs séjours au milieu des populations installées là, à l’écart du reste du monde. De cette aventure de trois ans, Le Clézio a tiré plusieurs livres, dont le récit *Haï*, publié en 1971 aux éditions Skira ou *Le Rêve mexicain* dans les années 80. Principalement des essais ou des récits, pour tenter d’expliquer la distance qui sépare le monde

des Indiens, auquel Le Clézio adhère immédiatement, et celui auquel il semble se cogner et qu'emblématise la société de consommation décrite dans *Haiï*.

La production romanesque de Le Clézio a été elle aussi renversée par une telle révolution cognitive. La trilogie formée par *Le Livre des fuites* (1969), *La Guerre* (1970) et *Les Géants* (1973), reprenant les intuitions de *L'Extase matérielle*, s'attaque frontalement au monde économique "globalisé" que la fréquentation d'un univers précaire mais symboliquement riche a révélé au grand jour dans l'imaginaire du romancier.

Cette révélation se produit à un moment décisif de l'histoire économique mondiale, alors que s'intensifient les échanges internationaux de marchandises sous l'impulsion du GATT et de ses "rounds" de négociation visant à amplifier le libre-échange. Comme le rappelle Régis Bénichi dans son *Histoire de la mondialisation*, l'essor du commerce mondial est vertigineux dans les années 60. Évoquant la convertibilité des monnaies et "une nouvelle révolution des transports maritimes", Régis Bénichi décrit une réduction considérable du coût du fret, liée à une véritable "course au gigantisme" dans le domaine de la marine marchande (2008 : 135). S'y ajoutent "l'achèvement de la décolonisation et la suppression des préférences impériales" ainsi qu'une réduction considérable des barrières douanières. De 40% du prix des produits importés au moment de la création du GATT, le pourcentage de taxe passe après le fameux "Kennedy Round" à 10% en 1967, à l'heure où Jean-Marie Gustave Le Clézio entame son service militaire en tant que "coopérant". La mondialisation, ayant atteint son poids de forme, se rend visible à qui veut bien l'observer, en particulier dans les grandes villes du monde entier : les marchandises des firmes multinationales les plus compétitives s'imposent non seulement dans les supermarchés et les grands magasins mais aussi dans les imaginaires.

La fiction française se soucie peu de ce phénomène majeur avant que Le Clézio ne s'en saisisse avec *Le Livre des fuites*, *La Guerre* et *Les Géants*, mais aussi *Haiï*. De 1968 à 1973, un arc narratif s'ouvre enfin pour décrire comment ces nouveaux trusts acclimatent le monde entier à une offre surdimensionnée accompagnée d'une manipulation de la demande par un marketing survolté. Le Clézio, longuement immergé dans une forêt encore épargnée par cette marchandisation généralisée de la vie quotidienne, choisit de constater lors de ses retours à la "civilisation" qu'une "guerre" est en cours. Dès *Le Livre des fuites*, il va radicaliser son approche de la société de consommation à l'occidentale, bientôt perçue comme

---

un danger de mort pour la vérité de l'existence humaine. Et c'est la mondialisation tout entière que Le Clézio mettra en procès, dénonçant la guerre économique faite à l'humanité par des " Marchands " sans pitié.

## 2 Mondialisation et spectacle

" La plupart des romans publiés par Le Clézio dans les années soixante et soixante-dix ont pour cadre la ville, une ville immense dont les métaphoriques tentacules s'étendent parfois aux dimensions de la planète entière " nous explique Claude Cavallero (2004 : 32). Certes, c'est dans le développement en apparence inéluctable des villes, où s'élancent des espaces d'échange de marchandises toujours plus imposants que la " mondialisation achevée " des années 60 va dévoiler son vrai visage, contribuant à transformer le mode de vie d'habitants toujours plus nombreux, s'emparant de l'espace tout entier pour le recouvrir de grands magasins modernes, de boutiques à néons et de messages publicitaires, s'ingérant dans les projets d'urbanisme pour les rendre compatibles avec son empire.

Les premiers personnages de Le Clézio étant souvent des marginaux, le lecteur ressent avec eux ce surcroît de solitude qu'imposent la standardisation urbaine et son gigantisme à des individus qui n'ont pas les moyens de se défendre face à ce décor conçu à la fois pour tromper et inspirer la crainte. Dans *Le Livre des fuites*, après un magnifique chapitre inaugural mettant en scène un aéroport, symbole de la modernité mondialisée, Le Clézio choisit de mettre en scène la prise de conscience progressive par son personnage principal – Hogan ou Jeune Homme Hogan ou J. H. H., selon les chapitres – d'une aliénation qu'on croirait dépeinte par Guy Debord et ses camarades situationnistes. En serré dans un *spectacle* que l'accumulation de marchandises, la colonisation de la vie quotidienne par l'aliénation économique et le dévoiement du langage ont contribué à faire passer pour la réalité, Hogan saisit l'occasion qui lui est offerte de fuir cet univers mortifère pour tenter de récupérer son autonomie perdue, retrouvant régulièrement, dans les villes traversées, ce à quoi il veut échapper. On sait que les situationnistes ont mis l'accent, dès leurs premiers textes, sur l'articulation entre standardisation urbaine et standardisation existentielle, dénonçant les méfaits de l'architecture fonctionnaliste. Les thèses situationnistes s'étant assez largement diffusées à la fin des années 60, s'exposant même sur le mode du slogan pendant

les événements de Mai 68, rien n’empêche de penser qu’elles ont pu parvenir jusqu’à un jeune auteur comme Le Clézio, dont la curiosité intellectuelle est connue, comme en atteste *L’Extase matérielle*. Toujours est-il que *Le Livre des fuites*, *La Guerre* et *Les Géants* – sans oublier *Hai* – ont en commun de dénoncer les nouveaux modes d’administration de l’aliénation économique, jouant non plus sur la seule dépossession économique décrite par Marx des *Manuscrits de 1844* jusqu’au *Capital*, mais sur l’expulsion intégrale de l’humain hors de lui-même, selon la thèse de Guy Debord dans *La Société du spectacle*.

Chez les situationnistes comme dans la trilogie évoquée, le gigantisme urbain est vu comme soigneusement orchestré pour convenir aux usages du “spectacle”, non-vie dans laquelle se meuvent des travailleurs-consommateurs dont le quotidien – famille, loisirs, espoirs – est régulé par un système économique fondé sur une gigantesque accumulation d’images et de discours mensongers<sup>2</sup>. *Le Livre des fuites* le formule d’ailleurs ainsi :

La vérité était perdue. Éparse, clignotant, scintillant, sautillant, elle explosait rapidement dans les culasses des moteurs, elle perforait les tickets de carton, elle était coque de métal dur aux courbes tendres, phares aux reflets aiguisés. Elle était la monture en or des lunettes noires, le crissement des bas frottant leurs écailles les unes contre les autres, le tressaillement dans les boîtiers des montres-bracelets, l’électricité, les gaz, les gouttes d’eau, les bulles enfermées dans les bouteilles de soda, le néon prisonnier des tubes blancs et roses. La vérité se consumait dans une seule cigarette pâle, à l’intérieur du bout de braise, et la jeune fille qui fumait était assise sur un banc devant la mer sans se douter de rien. (Le Clézio 2001 : 29)

Dans une sorte de lettre signée “Walking Stick”, un portrait nous est fait de l’humanité et de son héritage : “Je vous invite à prendre part au spectacle de la réalité. Venez voir l’exposition permanente des aventures qui racontent la petite histoire du monde” (21).

*Le Livre des fuites* amorce ensuite un mouvement de révolte contre le “monde moderne” que vient incarner la gangrène urbaine : “Ville de fer et de béton, je ne te veux plus. Je te refuse. Ville à soupapes, ville de garages et de hangars, j’y ai assez vécu. Les éternelles rues cachent la terre, les murs sont des paravents gris, et les affiches, et les fenêtres. Les voitures chaudes roulent sur leurs pneus. C’est le monde moderne” (63). Il décrit alors l’aliénation d’une population qui marche “en cadence”, se soumet

à un “ habitat groupé ” mais “ divisé, multiplié, anéanti ” et ignore tout des tenants et des aboutissants de cette vie quotidienne rythmée par une ville toute puissante, allégorie d’un monde mis en coupe réglée. Posant la question d’une conquête totale de l’espace par cette urbanité démente [“ Est-ce que la terre n’est pas une seule ville immense dont on ne sort jamais ? ” (63)], le livre se fait lyrique pour dénoncer les méfaits du “ monde moderne ”, qui culmine dans une “ guerre calme ” :

Monde moderne : ivresse des métaux et des murs de verre [...]  
C’est la guerre, la guerre calme  
qui se déchaîne à coups de lignes et de courbes.  
La guerre du plastique et du linoléum  
du néon nylon et dralon (109)

*La Guerre* poursuit cette réflexion critique, dont *Le Livre des fuites* avait annoncé à sa dernière page qu’elle serait “ (À suivre) ”. Reprenant le motif de l’artificialisation du vivant, Le Clézio décrit un monde rendu invivable par la modernité industrielle, qui transforme toute réalité en artifice, fait advenir le faux à la place du vrai :

La terre est une plaque de goudron, l’eau est de la cellophane, l’air est en nylon. Le soleil brûle au centre du plafond d’isorel, avec sa grosse ampoule de 1600 watts. Il doit y avoir quelque part une vaste usine qui fabrique sans arrêt, en faisant vibrer ses machines bouillantes, tous ses produits de mensonge : les faux ciels peints en bleu, les fausses montagnes de duralumin, les fausses étoiles en filaments de verre. Les arbres de caoutchouc oscillent dans le souffle des ventilateurs. Leurs feuilles vertes ne meurent jamais. Dans les corbeilles, les fruits ne peuvent pas pourrir : les raisins violets, les bananes, les oranges, les pommes. Les machines les ont moulés et découpés à l’emporte-pièce (2001<sup>b</sup> : 31-32).

Suivant les pas d’une jeune fille nommée Bea B., le livre se mue en enquête sur les origines d’une violence généralisée.

Quand on veut connaître les origines de la guerre, ses mouvements, son histoire, il faut visiter tous ces endroits extraordinaires, les gares de chemin de fer, les hôpitaux, les cantines, les morgues, les abattoirs, les Casinos, les bars, les Prisunic, les chambres froides, les banques, les entrepôts d’essence, les églises, les bureaux de la Sécurité Sociale et les aéroports. Alors on est à l’intérieur de ces lieux, et on cherche les choses mystérieuses, inconnues, la pensée. On regarde toute cette

lumière qui fait mal aux yeux, on écoute tous ces bruits qui résonnent dans les dédales de plastique. (177)

Et quand les situationnistes préfèrent, à l’instar de Marx dans *Le Capital*, considérer que c’est un système économique tout entier fondé sur l’accumulation “ impersonnelle ” du capital qui est en cause, Le Clézio choisit, en romancier, de donner une existence propre – ténue, cependant – aux maîtres invisibles de cette modernité consumériste dans *Les Géants* :

Dans leurs bunkers, les tyrans avaient décidé que le monde ne serait peuplé que d’esclaves. Ils ont recouvert la terre de leur réseau de fils et d’ampoules électriques. Ils ont creusé des trappes partout, ils ont tracé des routes pour que les bolides s’y précipitent et tournent en rond. C’étaient eux qui avaient déclaré la guerre au monde ; ils avaient décidé des moments où l’on se tuerait, des moments où l’on s’aimerait, où l’on mangerait, où l’on dormirait, où l’on écrirait. Ils ont inventé les désirs et leurs satisfactions. Ils ont inventé le plaisir, la peur, la révolte. Où sont-ils ? Où se cachent-ils ? Avides carnivores perdus dans la masse, eux qu’on ne voit jamais, eux qu’on n’entend jamais. Derrière les objets ils se cachent, derrière l’étalage des richesses, derrière les miroirs et les vitres. (2010 : 33)

Fin observateur de l’œuvre de Le Clézio, Jean Onimus retrace en quelques pages la naissance du “ mythe ” des *Géants*, qu’il rapporte aux plus fameuses fictions d’anticipation :

On est obligé de concéder que le règne de la quantité induit une civilisation mercantile, dont l’obsession est d’accélérer la circulation des productions. [...] Ainsi est né le mythe des *Géants*. [...] Il s’agit de l’objectivation d’une angoisse. Des hommes sans nom et sans visage, groupe occulte de financiers, chercheraient à accaparer les richesses de la terre. [...] Ce qui, dans le 1984 d’Orwell, est de type politique, et dans *Le Meilleur des mondes* d’Huxley de type scientifique, reparaît chez Le Clézio sous la forme d’entreprise d’exploitation globale, dirigée par des détenteurs de capitaux. (1984 : 86-88)

C’est du côté de J. G. Ballard, contemporain de Le Clézio, qu’il faudrait aller voir. Car cette civilisation mercantile, où l’on consomme pour enrichir un “ groupe occulte ”, a une face lumineuse qu’essaient de promouvoir les “ financiers ” mais aussi une face sombre. *La guerre* n’est pas qu’une métaphore pour parler des bouleversements économiques internationaux et des rapports de force qui s’y jouent. Elle est aussi le nom

d'un affrontement bien réel qui forme l'envers des cérémonieux consuméristes :

Dans les cités merveilleuses, au bord de la mer, les immeubles et les monuments étincellent. Il y a tellement de blancheur et de lumière qu'il faut mettre des lunettes noires pour entrer dans les magasins et dans les bars. Mais de temps à autre, les murs s'écartent, et la jeune fille aperçoit les terrains sombres où l'on vient de se battre, et les amoncellements de cadavres cachés. Tout cela, on aurait bien voulu le faire oublier. On ne voulait pas qu'elle voie. Les boutiques illuminées avaient de grandes affiches pour séduire, des affiches qui disaient doucement : " Achetez ! Achetez-moi ! Soyez toujours jeune & belle ! C'est *extra* ! Achetez-moi ! " Il y avait partout des éclairs de lumière rouge orange, ou ultra-violette, qui vous frappaient droit au fond de l'œil au moment où vous alliez peut-être voir. Pour cacher les bruits de la guerre, on avait inventé des musiques tonitruantes, faites de tam-tams et de gongs, des musiques douces et fracassantes qui vous hypnotisaient au moment où vous alliez peut-être entendre la voix de Monsieur X en train de crier : au secours ! Tout était lisse et doux. Il y avait des parfums si délectables, des tapis si moelleux, des liqueurs, des mets si bons pour les papilles, des eaux si pures jaillissant des robinets, que c'était difficile de croire à la faim, à la soif, au froid, aux sols de boue et d'ordures. (2001<sup>b</sup> : 273)

Dès lors, c'est la spécificité de la société de consommation qui va être mise en cause par Le Clézio, comme système de manipulation des besoins mais aussi comme acclimatation du réel tout entier aux exigences de la marchandise, transfiguration décadente de la vraie beauté, que l'on souhaite marquer, " sigler ", étiqueter mais surtout vider de son brutal pouvoir de surgissement, afin d'en rythmer le pas :

Regardez autour de vous, regardez la guerre en action. Le long des routes, sur les aéroports, dans les immeubles immaculés, dans les souterrains, sur les esplanades aux milliers de voitures abandonnées, partout, dans la ville, sur la mer de ciment, sur la plaine de ciment, sur les montagnes et dans le ciel de ciment, entendez la guerre qui progresse. Elle a des noms splendides de victoires, des noms qui résonnent, Super, Parking, Videostar, The Animals, Molybdène, Acier, Zeiss, Chrysler, Flaminaire, Honda. Elle a des noms qui tuent déjà. Ses mouvements de béton et de fer sont des mausolées, et ses magasins gigantesques où rutilent les marchandises sont des châteaux forts aux ponts levés. (225)

### 3 Le règne de la marchandise et de sa vente forcée

Ce que dénonce cette trilogie de la mondialisation effrénée, ça n'est pas seulement l'extension du modèle d'exploitation capitaliste au monde entier. C'est aussi l'émergence d'une globalisation qui voit l'irrésistible essor des grandes entreprises multinationales et la diffusion internationale de leurs produits tandis que le piège de la société de consommation se met en place.

La France ne s'intéressera aux phénomènes qui articulent la société de consommation qu'avec la traduction du livre de Vance Packard, *La persuasion clandestine*, en 1958<sup>3</sup>. Ce livre, dont on retrouvera la trace dans *Les Géants*, a été publié en 1957 et dénonce les procédés de manipulation psychologique utilisés par certaines grandes marques dans le domaine du marketing. Après la parution de livres comme *Les Petits enfants du siècle* de Christiane Rochefort ou *Les Choses* de Georges Perec, la " société de consommation " devient un véritable sujet littéraire, sans pour autant que la circulation mondiale de marchandises fétichisées par leur marque soit abordée. Et c'est Le Clézio qui, le premier, va tenter de traduire dans le langage de la fiction cette invasion généralisée de l'espace commun par les objets siglés de la mondialisation achevée. Le Clézio va même tenter de faire tenir ensemble deux problématiques liées à la société de consommation internationale : celle de la circulation des marchandises et celle de la manipulation des besoins par un langage ad hoc.

Dans *Le Livre des fuites*, on trouve ainsi un grand magasin distribuant ses marchandises et ses mensonges tout à la fois. L'ersatz de beauté qu'il propose agit comme un soporifique sur la clientèle :

Le vide des grands magasins étincelants aux grands tapis rouges où marchent les talons aiguilles des femmes. Entre les murs de verre tourne sur elle-même la musique au rythme lourd. Je suis dans un endroit vide peuplé par la lumière. Les jambes nues des femmes bougent continuellement sur le tapis rouge. La musique de guitare strie le silence. Tout est beau. Tout est en paix. Tout est inventé. Dommage que le patron du magasin soit un gangster. (2001<sup>a</sup> : 205)

Dans *La Guerre*, cette " arche mystérieuse " qu'est le grand magasin constitue le centre du conflit généralisé décrit dans le livre, qui consacre trois pages à l'énumération, par ordre alphabétique, des différentes parties du mastodonte, d' " Alimentation " à " W.C. " : " C'était le programme.

On pouvait partir à l’aventure. On allait suivre les mouvements des autres, et visiter le monde ” (2001b : 53). L’instinct grégaire doit évidemment être entretenu, dans cet ordre des choses, pour que l’entreprise de domination réussisse. Une fois le piège refermé sur chaque individu, il s’agira d’instiller en lui ce besoin irrésistible de vivre au plus près de la marchandise : “ Bea B. décida qu’elle resterait longtemps dans le magasin. Elle pourrait y passer des journées, des mois, des années peut-être, sans jamais sortir ” (54). Vivre au plus près de la marchandise pour, finalement, en devenir une : “ Elle était un morceau du magasin, une marchandise comme les autres, un article dans le rayon du premier étage. Cela, c’était peut-être la place enfin trouvée au milieu du chaos des siècles et des territoires. Un point marqué dans l’immense travail, un point, un chiffre, un numéro ” (56). Dans *La Guerre*, le grand magasin est un refuge où l’on tente de fuir ses propres guerres, de “ chercher [...] les objets infinis qui ont [son] visage ” (57).

*Les Géants* présente à son tour le supermarché Hyperpolis, qui va occuper une place centrale dans le roman. Décrit comme une “ baleine échouée ” sur une plage, il rappelle le magasin “ Au Bonheur des dames ” que découvre Denise Baudu dans les premières pages du roman d’Émile Zola. Mais cette fois-ci, le supermarché n’est pas synonyme de modernité et de progrès mais de solitude, de malheur et d’aliénation.

L’un des personnages nous fait entrer dans le ventre de la bête et en comprendre le fonctionnement et les rouages. “ La jeune fille surnommée Tranquilité ” est à la recherche d’une amie, qui travaille à l’intérieur du supermarché. Pour l’atteindre, Tranquilité doit traverser le grand magasin, qui se présente comme un immense terrain piégé où évoluent des marionnettes hystérisées, maintenues en mouvement perpétuel. Le consommateur, sous la plume de Le Clézio, n’est plus seulement celui qui se piège seul dans son amour du confort comme les personnages des *Choses* de Perec, c’est un pantin téléguidé qui vient, en famille, accumuler des marchandises sans répit ou presque :

Autour d’elle, les gens empilaient les objets dans les chariots en métal, avec frénésie. Ils avaient des visages sérieux, contractés, et leurs paupières battaient de façon anormalement lente. Les femmes tendaient les mains vers les étales. Elles fouillaient dans les réfrigérateurs et elles prenaient des pots, des cubes, des paquets. Elles prenaient des dizaines de fromages mous, des cartons de lait, des tubes de crème, des paquets de gélatine, des godets en matière plastique pleins de yoghourt, de flan, de sorbets

au chocolat, au café, à la crème, aux pêches, aux fraises, aux ananas. Elles ne s'arrêtaient jamais. Les enfants eux-mêmes piochaient dans les étals à leur hauteur, et ils empilaient les marchandises dans de petits chariots jouets qu'ils poussaient devant eux. Personne ne savait ce qu'il faisait. Comment l'auraient-ils su ? Ce n'étaient pas eux qui saisissaient la marchandise, elle se collait d'elle-même à leurs mains, elle attirait les rayons des yeux et les doigts des mains, elle entraînait directement dans les bouches, traversait très vite les tubes digestifs. La nourriture n'était plus que des formes, et des couleurs. Les yeux dévoraient les couleurs rouge, blanche, verte, orange, les yeux avaient faim de sphères et de pyramides, faim de plastiques lisses et de capsules de fer-blanc. (2010 : 55)

L'aliénation est complète pour le consommateur et ses propres enfants, qui ne sait pas ce qu'il fait mais qui ne sait plus non plus réfléchir par lui-même, devenant une victime de la communication globale des propriétaires d'Hyperpolis, qui, dans l'ombre, travaillent à un nouveau mode de mise en esclavage des individus (55). *Les Géants* alterne ainsi les chapitres décrivant Hyperpolis et les chapitres où tonne une voix qui décrit un monde dirigé par ceux qu'elle appelle " Les Maîtres ".

Ainsi, la trilogie *Le Livre des fuites*, *La Guerre* et *Les Géants* est bien une dénonciation en règle de la société de consommation comme système de manipulation des besoins et des désirs, visant une acclimatation complète de l'individu. Si *Le Livre des fuites* aborde déjà cette question à travers l'errance de Jeune Homme Hogan, constamment confronté aux signaux d'un marketing brutal et invasif, *La Guerre* affine cette approche en décrivant minutieusement les différents lieux où s'ébat la société de consommation. *Les Géants* viendra achever le travail critique élaboré précédemment en faisant d'un hypermarché le centre du récit que le livre déploie pour dire non seulement la société de consommation et ses excès, mais aussi la domination qu'elle exerce plus généralement sur les outils de communication. Dans le droit-fil des hypothèses proposées par les membres de l'*Internationale situationniste*, Le Clézio veut montrer que la mondialisation, comme processus d'uniformisation de la consommation, est aussi un processus d'uniformisation du langage, à partir des slogans et des impératifs divers que développe le marché pour s'imposer sur les consciences.

## 4 La langue, ennemi et espoir

Dans *Le Livre des fuites*, Le Clézio nous donne à lire un étrange dialogue, qui semble provenir d'un script de Jean-Luc Godard, à l'époque de *Pierrot le fou* ou de *Deux ou trois choses que je sais d'elle* :

On pouvait parler avec ces noms-là, on pouvait lire chacun de ces signes et répondre. C'était un dialogue bizarre, comme avec des fantômes. On disait, par exemple :

“ Caltex ? ”

Et la réponse venait tout de suite, en beuglant :

“ Toledo ! Toledo ! ”

“ Minolta ? Yashica Topcon ? ”

“ Kelvinator. ”

“ Alcoa ? ”

“ Breeze. Mars. Flaminare. ”

“ Martini & Rossi Imported Vermouth. ”

“ M. G. ”

“ Schweppes ! Indian Tonic ! ”

“ Bar du Soleil. Snack. Glaces. ”

“ Eva ? ”

“ 100. 10 000. 100 000. ”

“ Pan Am. ”

“ Birley Green Spot. Mekong. Dino Alitalia. Miami. Cook Ronson Luna-Park. ”

“ Rank Xerox ! Xerox ! Xerox ! ”

“ CALOR... ”

Des mots partout, des mots écrits par des hommes et qui, depuis, s'étaient débarrassés d'eux. Des cris, des appels solitaires, d'interminables incantations qui voyageaient sans but au ras de la terre (2001<sup>a</sup> : 26-27).

Et à propos de cette présence obsédante des marques, des logos, des sigles qui se rattachent au monde de l'entreprise mondialisée, Marina Salles nous fait remarquer qu'elle participe à une réflexion générale de Le Clézio sur le langage, l'écriture et la déperdition de sens dont ils sont presque immanquablement frappés, réduits à l'état de traces :

Mais si de telles incrustations d'éléments hors-texte relèvent d'une représentation réaliste de la société contemporaine, illustrations de la loi de préemption rapide qui frappe aussi bien les idées, les idoles,

que les produits alimentaires ou culturels, elles se rattachent plus profondément à la problématique générale de l'œuvre leclézienne sur le langage, l'écriture, les traces. Ces messages partiellement gommés, ces signifiants vidés de leur signification attirent l'attention sur la puissance et la vulnérabilité du texte écrit, confirmant et contredisant à la fois l'adage populaire selon lequel "les écrits restent". Certes ils restent, obstinément, mais qu'en reste-t-il au juste ? (Salles 2006 : 129-130)

La trilogie *Le Livre des fuites*, *La Guerre* et *Les Géants* n'a pas que pour objet la dénonciation d'une société de consommation dont le champ d'action se serait élargi au monde entier, elle est aussi réflexion sur un langage confisqué par des "géants" qui veulent lui substituer une version atrophiée, simple système de communication permettant l'échange de marchandises et de flux financiers :

Tout n'était que bloc, bloc ! Les hommes habitaient ces cavernes, prisonniers. Ils croyaient qu'ils pouvaient vivre dans l'instant, ils s'imaginaient qu'ils étaient encore les maîtres. Mais ils mouraient vite, écrasés, dans un coin de leur cellule, et pendant ce temps-là, les tours de pierre et de ciment étaient encore plus grandes, encore un peu plus hautes. Le langage passait par-dessus d'eux, au-dessus d'elle, les géants parlaient en dressant leurs menhirs. Ils disaient des phrases qui dureraient des siècles, avec des adjectifs qui dureraient plus longtemps que n'importe quel centenaire (2001b : 174).

Le langage, désormais produit de l'aliénation généralisée, semble avoir été colonisé par les Maîtres, qui l'ont transformé en une structure inoffensive, bredouillante, seulement utile à répéter les mots d'ordre de la société de consommation. Les Maîtres ont aussi fait disparaître le sens critique, réduisant la population éduquée à une cohorte bavarde et sans esprit :

Les gens ont toujours leur petite explication à donner sur tout, ils sont tellement intelligents. Il y a ceux qui expliquent avec la sexualité, les obsessions, etc. Il y a ceux qui expliquent avec la lutte des classes. Il y a ceux qui expliquent avec la métaphysique, le Zen, les Vedas. Ils sont tous tellement cultivés. Ils expliquent, et puis ils s'en vont dans la rue, ils roulent avec leurs voitures, ils téléphonent avec leurs téléphones, ils boivent leur whisky, ou bien ils fument leur Kandjak, et ils sont heureux (188).

De la critique de la société de consommation, on revient à une critique existentielle et philosophique où le langage lui-même a été pris en otage par des prédateurs sans visage, propriétaires non seulement des magasins

comme Hyperpolis mais aussi de machines de surveillance qui ingèrent les données sur toutes les activités humaines afin de les transformer en un discours impératif, guidant les faits et gestes de toutes et tous. Le “ langage des Maîtres ” devient ainsi le langage de la population tout entière, comme si la domination visait aussi à enfermer toute forme de communication vraie dans ses filets :

Le langage des Maîtres ne parle pas seulement ; il avale aussi, il dévore le langage des hommes. Dès que les mots apparaissent dans l’air, vibrant quelques secondes [...] aussitôt les mots des Maîtres entrent en action, et les pulvérisent. Ils les recouvrent de leur salive poudreuse qui paralyse, ils les enferment dans un cocon de fils de soie. Il y a dans les magasins des Maîtres beaucoup de mots pareils à des moucheron momifiés, beaucoup de phrases, de verbes, d’adjectifs, de conditionnels. Les mots sont des points muets sur la surface du langage, ils ne peuvent plus vivre, ou voler. (173)

*Les Géants* décrit un monde où règnent des Maîtres sans visage, sans identité affichée, communiquant entre eux sans se faire connaître. Dans son article intitulé “ Du détail au totalitarisme : variations sur le commerce conquérant chez Le Clézio ”, David Walker a très bien analysé la spécificité du livre dans son approche du consumérisme, convoquant des pages entières de logos et de slogans pour rappeler l’omniprésence des marques et des entreprises qui les utilisent comme chevaux de Troie. Mais pour lui, ces “ pages de collages ” (2012 :144) sont peut-être une figuration des tracts distribués par l’un des personnages du roman pour inciter à la révolte contre les “ Maîtres ”. David Walker remarque en outre que dans ces tracts apparaissent des livres qui dénoncent la manipulation des besoins, comme *La persuasion clandestine* de Vance Packard, évoqué plus tôt. Y aurait-il un espoir, par le biais de la connaissance, de se libérer de ce fétichisme généralisé que la mondialisation a installé ?

Peut-être, car cette trilogie de l’aliénation est aussi une trilogie de la révolte, considérant dans un nouveau paradoxe leclézien que c’est du langage que pourrait naître une prise de conscience. Ainsi, *Les Géants* débute par une invitation à l’émancipation : “ Je vais vous dire : libérez-vous ! Il est temps, il est grand temps. Si vous attendez encore un peu, il va être trop tard ” (2010 : 15). Le spectacle doit être dissous, et c’est au langage de libérer le langage : “ Libérez-vous ! Traversez le voile noir du sommeil, et vous verrez l’autre côté des choses. Crachez sur les mots, parce qu’ils n’étaient pas libres. Avec vos barres de fer frappez

sur les miroirs, parce que la conscience de soi, ce n'était rien du tout : une apparence de plus, un fard de plus " (17). Pour cet assaut qui devra être tout aussi radical que l'a été une mondialisation en forme de spectacle général, le langage devra être arraché à sa pesanteur naturelle et retourné contre les oppresseurs :

Parler : mais de l'autre côté du langage aussi, du côté de ceux qui le fabriquent. Chaque mot devra être retourné comme un gant, et vidé de sa substance. Chaque parole devra s'arracher du sol comme un avion et détruire les enclos. Jusqu'à présent, vous avez été des esclaves. On vous a donné les mots pour obéir, les mots pour asservir, les mots pour écrire des poèmes et des philosophies d'esclaves. Il est temps d'armer les mots. Armez-les et lancez-les contre les murs. Peut-être qu'ils pourront aller jusque de l'autre côté (17-18).

De l'autre côté : là où la vérité reste la vérité. Là où Le Clézio va situer son prochain roman, précisément intitulé *Voyages de l'autre côté*. De l'autre côté du spectacle, où pourrait, comme l'indiquent les rédacteurs anonymes de la revue *Internationale situationniste*, en mars 1966, se situer la véritable humanité :

Une révolte contre le spectacle se situe au niveau de la totalité, parce que [...] elle est une protestation de l'homme contre la vie inhumaine ; parce qu'elle commence au niveau de l'individu réel et parce que la communauté, dont l'individu révolté est séparé, est la vraie nature sociale de l'homme, la nature humaine : le dépassement positif du spectacle (1997 : 423).

Au terme de la trilogie que lui a proposé Le Clézio entre 1969 et 1973, le lecteur de Le Clézio, s'il a aussi lu *Haiï*, ne peut qu'être bousculé dans ses certitudes sur la société qui lui est contemporaine, et sur les solutions que lui offre le langage. A lui de décider si la mondialisation qui lui est offerte sera riche de possibilités ou d'infirmités.

## 5 Conclusion

Dans *Haiï*, en 1971, et comme il le réexpliquera à de maintes occasions dans ses essais, Jean-Marie Gustave Le Clézio raconte la transformation qui a été la sienne dans cette forêt amérindienne où il a effectué de longs séjours auprès de ceux qu'il considère comme une nouvelle famille :

Je ne sais pas trop comment cela est possible, mais c'est ainsi : je suis un Indien. Je ne le savais pas avant d'avoir rencontré les Indiens, au Mexique, au Panama. Maintenant, je le sais. Je ne suis peut-être pas un très bon Indien. Je ne sais pas cultiver le maïs, ni tailler une pirogue. Le peyotl, le mescal, la chicha mastiquée n'ont pas beaucoup d'effet sur moi. Mais pour tout le reste, la façon de marcher, de parler, d'aimer ou d'avoir peur, je peux le dire ainsi : quand j'ai rencontré ces peuples indiens, moi qui ne croyais pas avoir spécialement de famille, c'est comme si tout à coup j'avais connu des milliers de pères, de frères et d'épouses (1971 : 7).

L'aporie du langage colonisé et dévitalisé a trouvé, semble-t-il, une réponse partielle avec l'émerveillement face aux circulations du mythe. Le Clézio a retrouvé dans la parole errante d'une conteuse le moyen de faire circuler à nouveau parole et savoir, sans craindre que la mondialisation ne vienne asservir ce mode de transmission trop ténu, sans doute, pour attirer l'attention des " Maîtres ".

La critique de l'aliénation mondiale ne se dira plus de la même manière et *Voyages de l'autre côté*, roman publié en 1975, ne suivra pas le fil rouge de la trilogie *Le Livre des fuites*, *La Guerre* et *Les Géants*. L'œuvre clézienne connaît à partir de là une nouvelle inflexion, qui va l'amener vers l'immense succès de *Mondo et autres récits* puis de *Désert* en 1980.

Cependant, et comme en témoigne le " discours de Stockholm " de l'auteur lors de la réception du prix Nobel de littérature, Jean-Marie Gustave Le Clézio n'oublie pas la présence de la mondialisation en ce début de troisième millénaire. Soucieux de la replacer à son origine – la colonisation – il est alors capable d'en dire les méfaits mais aussi les possibles bienfaits. Résumant à la fois son œuvre et ce que signifie pour lui la littérature tout entière, Le Clézio en appelle à une mondialisation du livre et du savoir. Sans doute n'oublie-t-il pas ce que son œuvre romanesque a élaboré, un temps, comme critique d'une connaissance mutilée par le marché. Sans doute n'oublie-t-il pas la colère sensible dans *Haiï*, récit dénonçant les fétiches publicitaires. Mais sans doute souhaite-t-il aussi renouer avec l'espoir sensible dans cette partie de son œuvre : que les livres, l'écriture et le langage puissent renouer, malgré les assauts totalitaires, avec leur idéal de transmission d'une connaissance mondial.

## NOTES

- 1 En 2007, Jean-Marie Gustave Le Clézio co-signe le manifeste “ Pour une littérature-monde ” publié par *Le Monde*, où quarante-quatre écrivains réclament l’abandon d’une partition entre littérature française et littérature francophone, afin que la langue française fasse littérature en tous lieux.
- 2 La première formulation de cette théorisation du ‘spectacle’ capitaliste sera accessible aux lecteurs de la revue *Internationale situationniste*, avec le texte “ Le déclin et la chute de l’économie spectaculaire-marchande ” consacré aux émeutes de Watts et publié en mars 1966.
- 3 Le terme de “société de consommation” est présent en toutes lettres dans le deuxième tome de *Critique de la vie quotidienne* d’Henri Lefebvre (1961), ainsi que dans la traduction du livre *L’Ère de l’opulence*, de John Kenneth Galbraith, la même année (1961).

## RÉFÉRENCES

- Bénichi, Régis (2008), *Histoire de la mondialisation*. Paris, Vuibert.
- Claude Cavallero (2004), “Sur les traces de J.-M. G. Le Clézio”, *Lectures d’une œuvre : J.-M. G. Le Clézio*, ed. Sophie Jollin, Bruno Thibault, Nantes, Éditions de l’Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines/Éditions du Temps: 31-41.
- “Le déclin et la chute de l’économie spectaculaire-marchande” (1966), *Internationale situationniste*, 10: 11.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave (1971), *Haï*, Paris, Albert Skira Editeur.
- (2001<sup>a</sup>), *Le Livre des fuites*, Paris, Gallimard.
- (2001<sup>b</sup>), *La Guerre*, Paris, Gallimard.
- (2010), *Les Géants*, Paris, Gallimard.
- Galbraith, John Kenneth (ed. 1961), *L’Ère de l’opulence*, trad. français par A. R. Picard, Paris, Calmann-Lévy.
- Lefebvre, Henri (1961), *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L’Arche.
- Onimus, Jean (1994), *Pour lire Le Clézio*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Salles, Marina (2006), *Le Clézio notre contemporain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Walker, David (2012), “Du détail au totalitarisme : variations sur le commerce conquérant chez Le Clézio”, *J.-M. G. Le Clézio. Dans la forêt des paradoxes*, ed. Bruno Thibault, Keith Moser, Paris, L’Harmattan : 111-123.

Matthieu Remy est Maître de Conférences en Langue et Littérature Françaises à l'Université de Lorraine. Auteur d'une thèse de doctorat consacrée à Georges Perec, ses recherches portent actuellement sur la représentation de la société de consommation dans la littérature française et sur la notion de contre-culture. Il a participé à l'ouvrage collectif *Une histoire (critique) des années 1990* (la Découverte-Centre Pompidou-Metz) sous la direction de François Cusset, ainsi qu'au numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Georges Perec. | Matthieu Remy is a lecturer in Language and French Literature at Université de Lorraine. Author of a PhD thesis on George Perec, his current researches are devoted to the representation of the consumer society in the French literature as well as the notion of counter culture. He contributed to the collective work *Une histoire critique des années 1990* (A critical history of the 1990's) (la Découverte-Centre Pompidou-Metz) directed by François Cusset, as well as the special edition of the *Cahiers de l'Herne*, dedicated to Georges Perec.